

Un film de Jacques Godbout Borduas au cinéma

Yves Préfontaine

Volume 5, Number 2 (26), March–April 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30219ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Préfontaine, Y. (1963). Review of [Un film de Jacques Godbout : Borduas au cinéma]. *Liberté*, 5(2), 158–161.

Borduas au cinéma

Notre paysage humain est de maigreur, d'hostilité, mais aussi d'un potentiel humain bien encadré (pour combien de temps encore?) par les gardes-chiourmes de l'inappétence systématisée et de l'aphasie pieuse. Pour l'instant, ce qui m'inquiète plus que les "deux solitudes" dont on est à faire un mythe qui, une fois de plus, se retournera contre nous, c'est notre propre solitude, non pas celle qui abreuve nos lettres de tant de logorrhées attristantes mais cette autre plus subtile et sans doute plus grave, parce qu'issue d'un aspect plus trouble de notre maladie de l'être; cette solitude qui prolonge notre désengagement, notre absence de passion contagieuse face aux rares "oeuvres vives" que notre milieu a pu sécréter.

Ainsi le film de Jacques Godbout consacré à Paul-Emile Borduas. Ce film "chante" assez, mais il chante à froid. Le peintre immense devient le sujet amaigri d'un beau pensum cinématographique. Je croyais au film à l'avance. J'y croyais avec cette naïveté qui est le plus inoffensif de mes défauts. Ma confiance frisait la bêtise. Un film sur Borduas se devait d'être, ne pouvait pas ne pas être un chef-d'oeuvre. Sujet de rêve pour cinéaste à l'écriture de belle catastrophe...

Je croyais Godbout capable, sinon d'une foi aveugle en un pareil sujet, au moins d'une assumption globale de ce qu'il pouvait receler d'essentiel. Borduas n'était pas que le peintre génial dont nous connaissons tous l'oeuvre bâtie "à flanc d'abîme". "Que le suicide cesse, au Canada, d'être la seule solution honnête à la tragédie de nos poètes". Ce petit homme aux yeux de braise écri-

vait de ces phrases gorgées d'innocence lucide qui grignent la fatalité de certaines situations, et finissent par les éventrer.

Les jours qui suivirent la première projection du film à l'O.N.F., chaque fois qu'il m'arrivait d'y songer, ses belles images faisaient place à une certaine aigreur, une irritation qui allait s'accroissant, petite blessure qui se refusait à cicatriser. J'avais beau me dire que la conception du film relevait du seul Godbout, qu'il avait été libre de traiter, de tripoter ou de massacrer son sujet comme bon lui avait semblé, mon irritation ne s'en éteignait pas pour autant. Je me rendis bientôt compte que la cause de cet agacement se logeait au cœur même du film.

Le film de Godbout *survole* la vie d'un homme dont la signification est d'une extrême gravité, et pour notre milieu qui n'a pu jusqu'à ce jour se payer le luxe d'une pléthore de génies, et pour le monde, à l'expresse condition que ce monde puisse être imprégné de cet homme et de sa vie, de sa *présence*.

Or le cinéma est le parfait moyen d'expression pour résumer de tels messages et les *mondialiser*. Encore faut-il aller au bout de ses possibilités, que le verbe et l'image se conjuguent en un faisceau de clartés ou de bombes.

Le film de Godbout est un beau film du point de vue technique, mais un film façonné *en deça* du sujet, en ce sens qu'il néglige, entre autres, un aspect qui m'apparaît fondamental de l'aventure borduasienne: son enracinement douloureux et contradictoire dans un pays dont il s'était, dans une certaine mesure, volontairement exilé. (Je pense à l'Irlande mythique de l'exilé Joyce.) New-York, et encore moins Paris, n'ont pu effacer la marque de ses racines. (Sa peinture même en témoigne.) Je dis: *encore moins Paris* — parce que Borduas se voulait américain, et il nous est permis de croire qu'il se "pensait" américain dans le sens d'une "américanité française" que plusieurs d'entre nous tentent d'exprimer.

J'ai parlé de la relation de Borduas à son milieu que Godbout a négligé. Il y a plus. Le film aurait pu exprimer, à travers l'homme, la sorte d'épopée, si mince, grise et frileuse soit-elle, que traverse la communauté québécoise, du moins, à travers les conflits, reniements, euphories, de ses créateurs les plus singuliers, les plus "limitrophes". L'artiste peut-être asocial, c'est son droit, et souvent, son devoir. Mais l'artiste n'est pas, ne peut être asocial. Il est le prolongement d'un milieu, d'une conjoncture spatio-

temporelle à laquelle il ne peut s'échapper qu'en ne créant pas. Les exceptions à cette règle sont funèbres... Borduas était pétri de son milieu, surtout quand il le dépassait, surtout quand il le rejetait. L'aventure de cet homme, son itinéraire spirituel pourraient bien être, dans une certaine mesure, la préfiguration de notre destin commun. A partir de quelles luttes, quels cauchemars, quelles crucifixions intimes, quelle nostalgie épuisante, son génie a pu s'aguerrir, il nous est permis de le deviner. On ne prend pas conscience d'être Canadien-français, et particulièrement un créateur canadien-français sans recevoir de cette conscience une *balafre d'âme*. En dépit de ses contradictions parfaitement justifiables vis-à-vis de la communauté québécoise, Borduas a porté cette blessure au point le plus raffiné de ses conséquences: combustion de sa vie — pureté *excessive* des derniers tableaux — épousailles du cosmos, d'un homme et d'un sol dans la forge du tableau. L'art n'est pas autre chose.

"Borduas, peintre, écrivait Godbout lui-même, (1) nous a appris que la condition essentielle de l'art est la générosité. Borduas, enseignant, nous a appris que la qualité essentielle d'un professeur est l'*Inquiétude*."

S'il est par endroits généreux, le film de Godbout ne contient pas cette charge d'inquiétude qui l'aurait rendu plus percutant, plus *habitable*. L'inquiétude créatrice de formes vierges que pérennise le génie, l'inquiétude nourricière dont Borduas fut un vigile attentif, cette inquiétude reste à peu près absente du film.

En fait, les quatre dimensions de Borduas sont ou esquissées, ou si frêlement exprimées que le film pourrait bien rester (je ne lui souhaite pas) dans la catégorie des biographies cinématographiques conçues *avec sympathie*. Or Borduas, ce me semble, est indigne de sympathie. Amour ou haine. Il n'était pas l'homme des justes milieux. Je vois mal comment l'on pourrait éprouver pour lui les sentiments tièdes de bourgeois avertis. "Les semeurs de liberté ne regrettent rien", écrivait Claude Gauvreau, ce grand négligé de notre petit monde littéraire, "mais la liberté fut semée avec du sang intellectuel" (2). Ce sang intellectuel que Borduas commença de répandre et qui irrigue la communauté en ce qu'elle a de plus dynamique, j'aurais aimé le sentir couler à travers le film, j'aurais aimé sentir le frémissement de ses atomes.

(1) *Liberté* '60 no. 12.

(2) *Dimensions de Borduas*, *Liberté*, avril '62, no. 23.

“*Refus global*” est dépassé, c’est entendu. Mais “*Refus global*” reste une borne lumineuse dans une ténèbre intellectuelle, un désert de l’esprit qui se contemplait avec béatitude et mansuétude, où la plus visqueuse des bêtises encensait les plus cauteleux des pouvoirs. “*Refus global*” fut au milieu créateur d’alors, ce que la prise de conscience économique est à la communauté toute entière d’aujourd’hui : un levier vers la totalité de ce qu’elle est.

Mais Godbout n’a que frôlé *l’événement* dont Borduas fut l’agent catalyseur, cet événement et ses multiples significations sociales. Il nous aurait fallu un brassage de mythes salubres. Nous avons eu une belle biographie. C’est dommage.

“Dès que l’art cesse d’être purement magique, d’être un rite, il cesse d’agir directement sur le social.” Cette phrase de Jean Bazaine (3) s’applique tout autant au peintre, au poète, au musicien qu’au cinéaste. Il manque au film de Godbout, la magie qui en aurait fait une re-création personnelle de Borduas.

Ces quelques lignes ne rendent pas entièrement justice au film de Jacques Godbout. Je me suis plus attardé à Borduas, au *signe* Borduas qu’au film dont il est *l’objet*. C’est que je parle d’une émotion face à une oeuvre dont j’attendais plus que je n’ai reçu. Les émotions sont aveugles et l’amitié n’est pas que de pudeur et de silence.

Yves PREFONTAINE

(3) Jean Bazaine, “Notes sur la peinture d’aujourd’hui”, E. du Seuil.